

Dictée du lundi 4 novembre 2019 : extrait de « Le lion », de Joseph KESSEL

Un visiteur arrive dans le parc Royal du Kenya pour y passer quelques jours, au cours d'un long périple en Afrique. Il y rencontre Patricia, une petite fille de 10 ans qui évolue parmi les animaux sauvages avec une aisance surprenante. Il s'agit de la fille de l'administrateur du Parc, John Bullit, et de sa femme, Sybil. Si John est fasciné par le don de sa fille, sa femme est terrorisée. En effet, la petite passe ses journées dans la brousse aux côtés d'un lion avec qui elle entretient une relation fusionnelle.

EXTRAIT :

« **Gazelles, antilopes, girafes, gnous, zèbres, rhinocéros, buffles, éléphants** - les animaux s'arrêtaient ou se déplaçaient au pas du loisir, **au gré** de la soif, au goût du **hasard**.

Le soleil encore doux prenait en écharpe les champs de neige qui s'étageaient au sommet du Kilimandjaro. La brise du matin jouait avec les dernières nuées. Tamisés par ce qu'il restait de brume, les abreuvoirs et les pâturages qui foisonnaient de mufles et de naseaux, de flancs sombres, dorés, rayés, de cornes droites, aiguës, arquées ou massives, et de trompes et de défenses, composaient une tapisserie fabuleuse suspendue à la grande montagne d'Afrique. Quand et comment je quittai la véranda pour me mettre en marche, je ne sais. Je ne m'appartenais plus. Je me sentais appelé par les bêtes vers un bonheur qui précédait le temps de l'homme.

J'avançais sur le sentier au bord de la clairière, le long d'un rideau formé par les arbres et les buissons. Mon approche, au lieu d'altérer, dissiper la féerie, lui donnait plus de richesse et de substance.

Chaque pas me permettait de mieux saisir la variété des familles, leur finesse ou leur force. Je discernais les robes des antilopes, le front terrible des buffles, le granit des éléphants.

Tous continuèrent à brouter l'herbe, à humer l'eau, à errer de touffe en touffe, de flaque en flaque. Et je continuais à cheminer. Et ils étaient toujours là, dans leur paix, dans leur règne, chaque instant plus réels, plus accessibles.

J'avais atteint la limite des épineux. Il n'y avait qu'à sortir de leur couvert, aborder le sol humide et brillant pour connaître, sur leur terrain consacré, l'amitié des bêtes sauvages.

Rien ne pouvait plus m'en empêcher. Les réflexes de la prudence, de la conservation étaient suspendus au bénéfice d'un instinct aussi obscur que puissant et qui me poussait vers l'autre univers. Et qui, enfin, allait s'assouvir.

Juste à cet instant, un avertissement intérieur m'arrêta. Une présence toute proche s'opposait à mon dessein. Il ne s'agissait pas d'un animal. J'appartenais déjà à leur camp, à leur monde. L'être que je devinais - mais par quel sens ? - appartenait à l'espèce humaine.

J'entendis alors ces mots, en anglais :

-Vous ne devez pas aller plus loin.

Deux ou trois pas me séparaient au plus de la silhouette fragile que je découvris dans l'ombre d'un épineux géant. Elle ne cherchait pas à se cacher. Mais comme elle était parfaitement immobile et portait une salopette d'un gris éteint, elle semblait faire partie du tronc auquel elle s'appuyait.

J'avais en face de moi un enfant d'une dizaine d'années, tête nue. Une frange de cheveux noirs et coupés en boule couvrait son front. Le visage était rond, très hâlé, très lisse. Le cou, long et tendre. De grands yeux bruns qui semblaient ne pas me voir étaient fixés sans ciller sur les bêtes.

A cause d'eux, j'éprouvai le sentiment très gênant de me voir surpris par un enfant à être plus enfant que lui. » (p 15-17)

ÉTYMOLOGIE

- **Gazelle** :Espagn. gazela ; ital. gazzella ; de l'arabe, ghaza.(= antilope)
- **Antilope** :**ÉTYMOL. ET HIST.** - 1. 1262-1268 *antelu*, var. *antelop* « animal fabuleux » (XIII^e siècle) En ancien français *antelop*, *antelu*:
Antelu est une tres fiere beste que nus hom ne puet consuirre ne prendre par aucuns enging; car ses cornes sont grans et a maniere de scie qui taillent et brisent toz engins et toz las, et tranchent les grans arbres. — (Brunetto Latini , *Le Tresor*)
Via le latin médiéval, issu du grec byzantin ἀνθόλωψ, *anthólôps* désignant un animal fabuleux.
- **Girafe** :Le substantif féminin « girafe » est un emprunt à l'italien *giraffa*, lui-même emprunté à l'arabe *zurāfa* pour l'arabe classique *zarāfa*.
- **Gnou** : Mot hottentot désignant une sorte d'antilope. On dit *g/nou*, en séparant les deux consonnes
- **Rhinocéros** : Emprunt au latin **rhinoceros**, du grec ancien ῥινόκερως, *rhinókerôs* formé sur ῥίς, *rhis* (« nez ») et κέρας, *kéras* (« corne »).
- **Buffle** : Provenç. *brufe*, *brufol* ; espagn. et ital. *bufalo* ; du latin *bubalus*

Le buffle est originaire d'Asie, et n'a jamais été introduit en Amérique. C'est par erreur que l'on traduit par *buffle* le *buffalo* des Anglais ; il signifie le bison.
- **Eléphant** : de l'ancien français *elefant*, *elefan*, emprunt savant au latin *elephantus*^[1] - qui a remplacé la variante populaire *olifant*^[1] -, du grec ancien *eléphantos*,

HOMOPHONES / HOMONYMES / HOMOGRAPHES

- Gré / grès
- Flan / flanc
- J'erre (= verbe errer)/une erre/ un air / un pauvre hère / un jeune hère / l'aire

Air (masculin) :	Ce nom peut désigner le mélange gazeux que respirent les êtres vivants, l'espace aérien, l'aspect d'une personne ou une mélodie. <i>L'air de cette pièce est vicié.</i> <i>L'air n'est pas son élément favori, il préfère la terre.</i> <i>Elle a l'air bien depuis quelque temps.</i> <i>J'aime les beaux airs d'opéra.</i>
aire (féminin) :	Ce nom a pour sens premier « toute surface plane » et a acquis celui d'un « espace plat où nichent les oiseaux de proie »; il peut aussi signifier la « superficie » ou avoir le sens de « région plus ou moins étendue occupée par certains êtres, lieu de certaines activités, certains phénomènes ».

	<p><i>On a aménagé des aires de repos le long de l'autoroute.</i></p> <p><i>L'aigle apporte sa proie dans son aire.</i></p> <p><i>Je ne sais plus comment calculer l'aire d'un triangle.</i></p> <p><i>La municipalité aménagera une aire de pique-nique.</i></p>
ère (féminin) :	<p>Ce mot est synonyme de « époque », mais plus précisément il a le sens de « espace de temps, généralement de longue durée, qui commence à un point fixe et déterminé » ou de « époque qui commence avec un nouvel ordre de choses ».</p> <p><i>Néron a vécu au premier siècle de l'ère chrétienne.</i></p>
erre (féminin) :	<p>Anciennement, ce terme désignait la manière d'avancer ou de marcher. De nos jours, c'est un terme de la marine qui désigne « la vitesse acquise d'un navire ». Au pluriel, il peut désigner les traces d'un animal.</p> <p><i>Coupe le moteur, le bateau continuera sur son erre.</i></p> <p>Au Québec, l'expression « <i>erre d'aller</i> » signifie « en continuant sur sa lancée » (voir la capsule portant sur cette expression).</p>
hère	<p>Le mot <i>hère</i> désignant « un jeune cerf » vient du néerlandais <i>hert</i> alors que celui qui désigne « un malheureux » vient de l'allemand <i>Herr</i>. Il s'agit donc de deux mots différents. Au sens de « malheureux » le mot ne s'utilise plus que dans l'expression « pauvre hère ».</p>

- Dessin / dessein
- Eteint / éteins / étain
- Granite qui désigne la roche et granit (de l'italien = grenu) qui désigne le matériau tiré de la roche. Dans les textes, les deux se confondent.

➤ **Passé simple ou imparfait ?**

On ne connaît pas toujours l'intention de l'auteur : veut-il **décrire** ➔ imparfait
Raconter : actions courtes et
actions longues se succèdent ➔ imparfait et passé simple.

La question se pose pour le sujet « je » et mes verbes du 1^{er} groupe
 Ex : je marchai, **action brève qui intervient soudainement** ➔ **passé simple**
 Ou je marchais, **action longue, habituelle qui décrit une situation** ➔ **imparfait**

Dans le texte, on peut hésiter pour les verbes du § « je discernai/discernais [...] cheminer.

LE LION :

Au pied du Kilimandjaro , le narrateur séjourne dans une réserve naturelle du Kenya administrée par John Bullit. Le directeur de la réserve y vit avec Sybil, son épouse et Patricia leur fille de 10 ans.

Le narrateur est fasciné par les immenses paysages de l'Afrique orientale. Il se prend également de sympathie pour Patricia, la jeune fille, qui vit entourée des animaux de la réserve administrée par son père. Sybil, la mère de Patricia , est , elle, terrorisée de voir sa fille vivre comme une sauvageonne parmi ces animaux sauvages.

Patricia est très proche de King, un jeune lion qu'elle a recueilli et nourri quant il était tout petit. King est maintenant devenu un fauve impressionnant mais Patricia continue de jouer avec lui sans prendre garde à sa puissance.

Derrière cette relation fascinante, l'auteur dresse le portrait d'une famille bien particulière. Ces blancs expatriés vivent depuis longtemps au cœur de la jungle avec un papa régnant avec clémence sur cette réserve où les animaux sont protégés, où il faut surveiller les mouvements de population et empêcher le braconnage. La maman supporte elle de moins en moins cette vie, la civilisation lui manque et des tensions apparaissent peu à peu. Ballottée entre les deux mais les aimant tout autant l'un que l'autre, Patricia s'évade comme elle peut, refusant son internat à Nairobi, elle est revenue vivre avec ses parents et s'égayé en partant à l'aventure dans le parc et en retrouvant régulièrement King. Tout cela est vu à travers les yeux du narrateur qui apporte un regard distancié, parcellaire sur cette famille peu commune avec laquelle il va passer de beaux et émouvants moments.

Des Masai vivent aux abords de la réserve, et Oriounga, un jeune guerrier, est séduit par le pouvoir que la jeune fille exerce sur le fauve. Lui n'a qu'un rêve : affronter un lion. En effet, chez les Masai, pour devenir un homme, il faut vaincre un lion en combat singulier, et le tuer. Oriounga vient affronter le lion et se fait dévorer par lui. Le père de Patricia, ex-chasseur, violant la promesse faite à sa fille, est obligé d'abattre King. Patricia quitte, désespérée, le paradis de son enfance et part avec le narrateur pour une pension de Nairobi.

Ce livre de Kessel est aussi un très beau miroir donnant sur un continent trop souvent méconnu. On ne compte pas le nombre de passages quasi oniriques où le narrateur décrit ce qu'il voit lors

de ses excursions dans la savane : on est ému par ce troupeau d'animaux se désaltérant dans le marigot du secteur, on assiste fasciné à la chasse d'un lion ou le vol d'oiseaux migrateurs, on s'étonne de la manière de monter un camp par la tribu Massai, on s'exalte de la beauté à couper le souffle des paysages avec notamment au centre de tout le fameux Kilimandjaro, plus haut sommet d'Afrique qui domine la réserve où se déroule l'essentiel de l'histoire. Emprunt de poésie avec un ton toujours juste, on est profondément touché par ce roman au charme envoûtant. Très difficile à relâcher, vintage sans tomber dans la ringardise ou le désuet, *Le Lion* mérite amplement son statut d'œuvre culte tant on touche ici au sublime.

L'AUTEUR :

Né à Clara (Argentine), le 10 février 1898.

*Fils de Samuel Kessel, médecin juif d'origine lithuanienne qui vint passer son doctorat à Montpellier, puis partit exercer en Amérique du Sud, Joseph Kessel vécut en Argentine ses toutes premières années, pour être emmené ensuite de l'autre côté de la planète, à Orenbourg, sur l'Oural, où ses parents résidèrent de 1905 à 1908, avant de revenir s'installer en France. Il fit ses études secondaires au lycée Masséna, à Nice, puis au lycée Louis-le-Grand, à Paris. Infirmier brancardier durant quelques mois en 1914, il obtint en 1915 sa licence de lettres et se trouva engagé, à dix-sept ans, au **Journal des Débats**, dans le service de politique étrangère. Tenté un temps par le théâtre, reçu en 1916 avec son jeune frère au Conservatoire, il fit quelques apparitions comme acteur sur la scène de l'Odéon. Mais à la fin de cette même année, Joseph Kessel choisissait de prendre part aux combats, et s'enrôlait comme engagé volontaire, d'abord dans l'artillerie, puis dans l'aviation, où il allait servir au sein de l'escadrille S.39. De cet épisode, il tirerait plus tard le sujet de son premier grand succès, **L'Équipage**. Il termina la guerre par une mission en Sibérie.*

Ainsi, quand le conflit s'acheva et que Kessel, dès qu'il eut atteint sa majorité, demanda la nationalité française, il portait la croix de guerre, la médaille militaire, et il avait déjà fait deux fois le tour du monde.

Il se marie en 1921 avec Nadia-Alexandra Polizu-Michsunesti (d'origine roumaine et surnommée « Sandi »), qui décédera en 1928.

Il reprit sa collaboration au Journal des Débats, écrivant également à La Liberté, au Figaro, au Mercure, etc. Mais, poussé par son besoin d'aventures et sa recherche des individus hors du commun, où qu'ils soient et quels qu'ils soient, il allait entamer une double carrière de grand reporter et de romancier. Il suivit le drame de la révolution irlandaise et d'Israël au début de son indépendance ; il explora les bas-fonds de Berlin ; au Sahara, il vola sur les premières lignes de l'Aéropostale, et navigua avec les négriers de la mer Rouge.

Son premier ouvrage, **La Steppe rouge** était un recueil de nouvelles sur la révolution bolchevique. Après **L'Équipage** (1923), qui faisait entrer l'aviation dans la littérature, il publia **Mary de Cork**, **Les Captifs** (grand prix du roman de l'Académie française en 1926), **Nuits de princes**, **Les Cœurs purs**, **Belle de jour**, **Le Coup de grâce**, **Fortune carrée** (qui était la version romanesque de son reportage **Marché d'esclaves**), **Les Enfants de la chance**, **La passante du Sans-souci**, ainsi qu'une très belle **biographie de Mermoz**, l'aviateur héroïque qui avait été son ami. Tous ces titres connurent, en leur temps, la célébrité.

Kessel appartenait à la grande équipe qu'avait réunie **Pierre Lazareff** à **Paris-Soir**, et qui fit l'âge d'or des grands reporters.

Il rencontre **Catherine Gangardt** (d'origine lettone et surnommée « **Katia** ») avec qui il se marie en 1939 mais dont il divorcera très vite.

Correspondant de guerre en 1939-40, il rejoignit après la défaite la **Résistance** (réseau **Carte**), avec son neveu **Maurice Druon**. C'est également avec celui-ci qu'il franchit clandestinement les Pyrénées pour gagner Londres et s'engager dans les **Forces Françaises Libres** du général de Gaulle.

En mai 1943, les deux hommes composaient les paroles du « **Chant des Partisans** », voué à devenir le chant de ralliement de la Résistance, et Kessel publiait, en hommage à ses combattants, **L'Armée des Ombres**. Il finirait la guerre, capitaine d'aviation, dans une escadrille qui, la nuit, survolait la France pour maintenir les liaisons avec la Résistance et lui donner des consignes.

C'est à cette époque qu'il rencontre à Londres **Michèle O'Brien**, une Irlandaise avec qui il se marie en 1949. Elle sombra par la suite dans une dépendance à l'alcool qui incitera Kessel à s'intéresser aux **Alcooliques anonymes** et aux méthodes de traitement, et à publier **Avec les Alcooliques Anonymes**, en 1960.

À la Libération, il reprit son activité de grand reporter, voyagea en **Palestine**, en **Afrique**, en **Birmanie**, en **Afghanistan**. Les voyages qu'il effectua en 1966 pour le compte de l'Organisation Mondiale de la Santé lui permettent d'approcher des civilisations encore mal connues comme celle dont il décrit les mœurs, hautes en couleur, dans **Les Cavaliers** (1967), roman consacré aux **Afghans des steppes** qu'exalte une "liberté merveilleuse et sauvage".

Entre-temps, il avait publié un long roman en trois volumes, **Le Tour du malheur**, ainsi que **Les Amants du Tage**, **La Vallée des Rubis**, **Le Lion**, **Tous n'étaient pas des anges**, et il ferait revivre, sous le titre **Témoin parmi les hommes**, les heures marquantes de son existence de journaliste.

* En 1950 paraît **Le Tour du malheur**, livre comportant quatre volumes. Cette fresque épique, que l'auteur mit vingt ans à mûrir contient de nombreux éléments de sa vie personnelle et occupe une place à part au sein de son œuvre. En s'attachant à des personnages sans commune mesure dans leurs excès, elle dépeint les tourments d'une époque (la Grande Guerre puis l'entre-deux-guerres) et recèle une analyse profonde des relations humaines. On peut y lire sous les relations entre le personnage principal et son jeune frère, **Georges**, celles qui liaient **Joseph Kessel** et son petit frère **Lazare**, qui se suicida en 1920, à 21 ans.

Consécration ultime pour ce fils d'émigrés juifs, l'Académie française lui ouvrit ses portes. Joseph Kessel y fut élu le 22 novembre 1962, au fauteuil du duc de la Force, par 14 voix contre 10 à Marcel Brion, au premier tour de scrutin.

Il tient à faire orner son épée d'académicien d'une étoile de David.

« Pour remplacer le compagnon dont le nom magnifique a résonné glorieusement pendant un millénaire dans les annales de la France, déclara-t-il dans son discours, dont les ancêtres grands soldats, grands seigneurs, grands dignitaires, amis des princes et des rois, ont fait partie de son histoire d'une manière éclatante, pour le remplacer, qui avez-vous désigné ? Un Russe de naissance, et juif de surcroît. Un juif d'Europe orientale... vous avez marqué, par le contraste singulier de cette succession, que les origines d'un être humain n'ont rien à faire avec le jugement que l'on doit porter sur lui. De la sorte, messieurs, vous avez donné un nouvel et puissant appui à la foi obstinée et si belle de tous ceux qui, partout, tiennent leurs regards fixés sur les lumières de la France. »

*Citons encore ce bel hommage rendu à Joseph Kessel par **François Mauriac**, dans son Bloc-notes :*
« Il est de ces êtres à qui tout excès aura été permis, et d'abord dans la témérité du soldat et du résistant, et qui aura gagné l'univers sans avoir perdu son âme. »

Joseph Kessel est mort le 23 juillet 1979 à Aavernes (Val-d'Oise), à l'âge de 81 ans.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'J. Kessel', with a long horizontal stroke extending to the right.